

sommes a de quoi nous faire réfléchir sur l'opportunité pressante de l'accomplissement professionnel de notre devoir d'adorateurs.

Je ne dis rien des contrées du globe où la bonne nouvelle de l'Évangile ne s'est point encore fait entendre, rien du monde musulman, rien du monde bouddhiste, rien du monde fétichiste. Je parle de notre Occident, de notre Europe, et pour nous attacher à ce qui nous regarde plus immédiatement, de notre France. Quel bruit invraisemblable de blasphèmes de tous noms ! Les uns, par un dogmatisme à rebours importé d'Allemagne ou d'Angleterre, ou tout simplement hérité de l'*Encyclopédie* du dernier siècle, professent l'éternité de la matière et de ses lois immanentes, nient non seulement la réalité, mais la nécessité du Créateur ; les autres, sous prétexte que la notion des causes échappe forcément à notre compétence, enseignent que le meilleur parti à prendre est de n'en rien dire. Athées systématiques ou agnostiques, c'est tout un. C'est le refus plus brutal ou plus courtois de rendre à Dieu, source vivante des êtres, le premier et élémentaire hommage auquel il a droit. Et tandis qu'on pense ainsi entre gens haut placés, hommes d'étude et de savoir, écrivains et publicistes d'académies, le peuple, la foule des travailleurs obscurs et des prolétaires, jugeant à force de l'entendre répéter qu'il est de sa dignité de ne plus croire, s'émancipe ouvertement de la vieille foi des ancêtres. Pratiquement, à cette heure, aux champs et à

l'usine, on est matérialiste, on tend à le devenir en masse. Ce qui se cache sous la désertion populaire des habitudes religieuses, ce n'est pas un spiritualisme plus ou moins défini, dernier reste d'une foi chrétienne en ruines, c'est le matérialisme pur et simple. Le grand malheur et la grande douleur du temps présent sont là. Nous en souffrons tous, et nous n'en saurions trop souffrir. Quant aux croyants, à ceux qui gardent officiellement ce titre et entendent le garder, n'est-il pas avéré que la part qu'ils font dans leur vie à une religion sérieuse, à une vraie adoration, est habituellement si minime, qu'elle ne compte presque pas ? Sont-ils fort nombreux les fidèles qui, malgré le nom qu'ils portent et qu'ils revendiquent de porter, soient réellement fidèles à offrir chaque jour à Dieu un culte sincère ? Quelques accoutumances conservées du jeune âge et de la première éducation, l'assistance à une messe basse le dimanche, la communion pascale, un peu de prière écourtée le matin et le soir... ; mais d'une préoccupation intelligente de rendre assidûment à Dieu, en union avec Jésus-Christ, les hommages qui lui sont dus, il n'en est pas question.

Eh bien ! nous sommes prêtres tout exprès pour réagir contre ces dénégations ou ces insuffisances du devoir de l'adoration autour de nous. En attendant mieux, et jusqu'à ce que notre zèle et nos efforts, que rien ne saurait abattre, aient amélioré la situation, du sein de ce vaste et lamen-

table oubli, il faut que nous élevions vers Dieu, associée à celle de Jésus, la voix de nos protestations sacerdotales.

Ce n'est point là pour nous, messieurs et vénérés confrères, une convenance de position, c'est une exigence caractérisée et un devoir d'état. Encore une fois, le sacrement de l'Ordre nous a investis de la dignité officielle d'adorateurs, d'adorateurs de profession. Le prêtre, voué par des engagements spéciaux au devoir de la prière dans la vie religieuse, à la Grande-Chartreuse, à la Trappe, chez les Cisterciens, chez les Prémontrés, chez les Bénédictins, surajoute quelque chose de fort appréciable aux exigences propres de sa prêtrise; il s'assujettit par un libre choix et par un vœu à une réglementation austère du jour et de la nuit. Le meilleur de son temps et de ses forces s'épuise en ce *laus perennis*, qu'il a choisi pour son partage. Mais ce n'est là qu'une question de mise en œuvre, de discipline plus parfaite, au profit d'une résolution plus généreuse. Dans le monde où il demeure, où sa place est providentiellement marquée, et combien nécessaire! le plus humble des prêtres séculiers, le plus modeste desservant de paroisse rurale, est lui aussi, de par son ordination et le sacrement qu'il y a reçu, un adorateur de profession et de vocation.

Oportet sacerdotem orare, a dit le Pontife consacrateur en lui imposant les mains.

C'est de cela même, messieurs et vénérés con-

frères, de cette impérieuse et glorieuse obligation d'adorer comme Jésus-Christ, en union avec Jésus-Christ, obligation inhérente à notre sacerdoce, qu'il faut, au cours de la retraite, nous bien persuader à nouveau et à fond. Je crains que nos convictions sur ce point fondamental ne subissent, au train accoutumé des choses quotidiennes, mille altérations fâcheuses. Je me demande où sont parmi nous ceux qui se font théoriquement une grande idée du devoir de l'adoration. Vous entendez : théoriquement, par où je veux dire que je redoute non seulement une insuffisance des habitudes extérieures, mais un déclin et une dépression de la foi. Commençons par porter le remède où serait surtout le mal, par corriger et redresser en nous, si elle existe, au degré où elle existe, cette diminution de notre croyance à l'une des principales fonctions de notre saint état.

Cela fait, cette intelligence et cette estime de notre titre d'adorateurs en esprit et en vérité, réveillées puissamment en nous par réflexion, nous serons plus à l'aise pour réformer dans le détail de nos pratiques quotidiennes ce qui mériterait d'être réformé.

Vous devinez bien, messieurs, que j'en veux surtout venir à ce qui regarde la récitation du bréviaire. Le bréviaire est la mise en œuvre officielle et comme le manuel de notre devoir de l'adoration. Le jour de notre sous-diaconat, nous nous sommes engagés, avec quelle spontanéité

de générosité et de joie! à le dire tous les jours de notre vie *digne, attente ac devote*. De sentir que nous comptons désormais, de plein droit, parmi les représentants attitrés du devoir religieux par excellence, que nous ne faisons qu'un avec tous les clercs de l'Église universelle, qu'un avec Jésus-Christ lui-même pour offrir à Dieu notre hommage consacré, en réparation de l'indifférence ou des blasphèmes des hommes, nous était une fête. Le cher volume, reçu de quelqu'un de nos parents ou de nos amis, nous le baisions dans un sentiment de respect et de fierté visibles. Quelque chose de nouveau, de grand, de doux, de bienfaisant, entrant dans notre vie. Nous sortions du rang de simples chrétiens, pour nous élever à la dignité d'élus du sanctuaire. Combien de temps ont duré ces belles et bonnes dispositions? C'est à chacun de nous de répondre. Où en sommes-nous, à cette heure, du premier élan, de la première allégresse de notre foi théorique et pratique? La main sur la conscience, ayons la loyauté et le courage de le dire chacun pour notre compte. Très probablement, chez le plus grand nombre, il y a eu déclin, et c'est le déclin qui persiste et prévaut aujourd'hui.

Et cependant rien n'est changé dans la réalité des choses. Ce qu'elles étaient il y a dix, vingt, trente ans, elles le sont présentement, elles le seront toujours. Le bréviaire à la main, tout le long de notre existence, nous devons nous acquitter de la même noble obligation qu'au début.

Songez donc, messieurs, que nous ne faisons rien de moins, aujourd'hui comme hier, quand nous récitons notre office, que protester devant le Père des cieux contre l'ignorance, l'oubli, l'impiété, le blasphème, l'ingratitude de la grande majorité des créatures, à commencer par celles qui composent notre paroisse, que nous connaissons par leur nom, que nous rencontrons chaque jour, et de l'hostilité ou de la négligence desquelles nous nous désolons à bon droit. Songez donc que nous ne formulons pas une fois la doxologie : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, sans relever le défi de tous les athéismes, puisque par ces trois mots révélés nous affirmons non seulement l'existence de Dieu, mais la vérité authentique, encore bien que voilée d'ombres à nos yeux mortels, de son essence. Et dans l'infinie variété de textes inspirés, choisis par l'Église à travers la Bible, les évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres du grand saint Paul, pour que nous les répétions incessamment en son nom, quelle richesse d'hommages rendus aux attributs de Dieu, aux rapports qu'il a daigné établir entre lui et nous, entre nous et lui, et qui sont le fond même de la religion! Autant le monde oublie, autant nous nous souvenons. Nous adorons autant qu'il se tait ou qu'il blasphème. Nous aussi, prêtres séculiers, d'une extrémité du globe à l'autre, de l'aube, des jours à leur déclin, sous le soleil de chaque hémisphère, nous chantons le *laus perennis* dont

il semblerait que le cloître seul ait le privilège. Comme il n'y a pas d'heure où le sacrifice eucharistique ne soit célébré sur quelque autel aux quatre points cardinaux, il n'en est pas non plus où la récitation du saint office fasse silence et interrompe la majesté de l'adoration sacerdotale unie à l'adoration du Christ, au milieu de l'immense foule humaine distraite, indifférente ou impie.

Voilà, si je ne me trompe, qui est de nature à réveiller et rehausser en nous l'estime de nos obligations si volontiers acceptées autrefois, peut-être si négligemment remplies à cette heure.

Et c'est pourquoi, de toute nécessité pendant la retraite, il faut que, sous l'inspiration rajeunie de notre foi, nous nous ressaisissions à tout notre devoir. Voulez-vous, messieurs et chers confrères, sans entrer dans un détail trop minutieux des choses, que nous prenions et arrêtions fermement ensemble les deux résolutions suivantes?

La première sera de ne jamais omettre de réciter notre bréviaire aux moments marqués par l'Église, et, sauf impossibilité insurmontable comme il peut de loin en loin s'en produire, de ne jamais attendre la fin du jour. Ce n'est au fond qu'une habitude à prendre. Avec un peu d'énergie, de volonté et de persévérance, on la prend. Puisque nous devons bon gré mal gré nous acquitter de nos obligations dans les vingt-quatre heures, il ne nous coûtera pas plus de

pratiquer l'exactitude demandée, même moins, beaucoup moins. Un trop grand nombre de prêtres, j'entends de bons prêtres, en arrivent à d'in vraisemblables délais. Au lieu d'appropriier aux diverses fractions de la journée, comme c'est la règle, les diverses parties de leur office pour marquer ainsi leur désir d'adorer souvent et pour remplir avec moins de fatigue leur cher devoir, ils réservent et accumulent l'office entier pour les derniers instants d'une veille lassante.

Permettez-moi, messieurs, une légère mise en scène de ce que vous avez vu sans doute plus d'une fois. Même au sortir des considérations élevées qui ont fait l'objet de notre entretien, ce ne sera manquer à aucune gravité que d'esquisser, entre vingt autres, un coin de tableau de mœurs ecclésiastiques. Au contraire, en saisissant les choses sur le vif, nous marquerons mieux le contraste de ce qui est trop souvent avec ce qui devrait être. On n'instruit pas moins, à faire toucher du doigt l'opposition du réel à l'idéal, qu'à établir et développer des principes abstraits.

Donc, nous sommes à la ville. Sous prétexte que les exigences du service paroissial ne lui laissent aucun répit, monsieur le curé n'ouvre guère son bréviaire que fort avant dans la soirée. C'est d'ordinaire entre neuf heures et demie et dix heures qu'il commence gravement le *Jam lucis orto sidere* de Prime. Aujourd'hui, par surcroît, ce cher confrère s'est rendu à une invita-

tion à dîner. Le voilà rentré plus tard que de coutume dans sa chambre. Sur son bureau il trouve le journal, une revue, un livre nouveau, une brochure, son courrier. D'instinct il emploie à ouvrir le journal, le livre ou la brochure, à dépouiller le courrier, quelques moments. Il y passe toujours plus de temps qu'il n'aurait cru : un grand quart d'heure, une demi-heure s'écoulent. Le bréviaire est là, à sa portée, qui attend son tour. Quand il se met en devoir de le prendre, il est décidément bien las. Le sommeil le gagne. Il se tient à genoux pour le combattre. L'intention est excellente, le résultat médiocre. Même dans cette posture, la tête retombe, les yeux se ferment, de longs bâillements se mêlent aux paroles saintes. Humilié de cette lutte contre la fatigue, il se relève. D'une main tenant le livre, de l'autre le bougeoir, il marche dans son appartement et prolonge ce bizarre tour de force, pour ne pas céder au sommeil, au moins jusqu'à la fin des Complies. Encore une fois, si ce n'était là qu'une très rare exception amenée par l'imprévu, il n'y aurait rien à dire; mais l'exception tend à se répéter; elle tourne à l'habitude. Il est impossible, à ce compte, que la récitation de l'office transformé en corvée pénible ait sa valeur. *Pater tales quærit qui adorent eum*, ce ne sont pas des adorateurs somnolents, aux prises avec le besoin brutal du repos et du lit, que le Père des cieux cherche et attend. Rabattez de ce tableau, messieurs, ce qu'il vous plaira.

Ne gardez que le dessin général et le trait d'ensemble, savoir l'inévitable danger de prier mal en priant trop tard; c'est là tout ce que j'ai voulu dire. Et cela même est grave, très grave. Car je ne vois pas comment un prêtre soucieux de son devoir pourrait parvenir à se former et à se rassurer la conscience. Il y a lieu d'aviser.

Une seconde résolution plus généralement, j'allais dire universellement opportune, sera de mettre toujours un intervalle de recueillement entre l'occupation à laquelle nous étions appliqués et que nous laissons et le devoir sacré de l'adoration qui commence. Ce que je faisais était important; ce que je vais faire, l'est plus encore. Je vais prier! comme le Christ et en union avec lui, je vais rendre à Dieu l'hommage qu'il daigne attendre de moi. Je ne saurais sans inconvenance me présenter avant de m'y être préparé au moins quelques instants. Entre l'emploi de mes facultés aux choses humaines et leur emploi à cette chose divine, il faut une intermitence qui leur permette de se reprendre et de s'adapter en quelque sorte à l'usage supérieur où elles vont s'exercer. Saint Ephrem use, pour exprimer cette idée, d'une comparaison ingénieuse et poétique. De même, dit-il, que l'artiste accorde son instrument avant de s'en servir, sa lyre ou sa harpe, pour qu'elles aient bien toute leur sonorité, de même celui qui prie doit préalablement accorder les puissances de son âme. Or, messieurs et vénérés confrères, lequel d'entre

nous n'a pas des reproches à s'adresser sur sa façon accoutumée de commencer à réciter l'office ?

Nous sommes à la campagne. C'est un jour de printemps ou d'été; monsieur le curé, revenu de l'église, après avoir déjeuné, se rend au jardin pour dire le bréviaire. Tout en faisant le signe de la croix, il cueille une fleur, il en respire le parfum; il pince quelques pousses de ses poiriers en fuseaux ou en bordure; son petit chien trotte autour de lui, il le caresse; il tire sa tabatière et prend une prise; il essuie ses lunettes et les ajuste... Et c'est au milieu de tout ce détail de choses qu'il a répété machinalement, presque sans s'en apercevoir, les augustes paroles de la préparation liturgique, qu'il a bien osé dire en s'adressant à Jésus-Christ : *Domine, in unione illius divinæ intentionis qua ipse in terris laudes Deo persolvisti, has tibi horas persolvo.*

Messieurs, là encore corrigez ce que vous voudrez de ma peinture, dont je vous vois une fois de plus sourire; mais, je vous en conjure, pour la part d'exactitude et de vérité prise sur le fait qu'elle pourrait offrir, consentez à reconnaître que de telles façons d'agir, de tels sans-gêne, pour ne rien dire de plus sévère, sont des inconvenances caractérisées. Et c'est de quoi, dans la mesure variée de nos torts, nous devons ressentir un sincère regret, de quoi nous devons loyalement essayer de nous corriger. Il le faut. *Pater tales quærit qui adorent eum.* N'oublions pas,

de parti pris, ce qu'il y a de majesté dans ce simple mot de l'Évangile.

Je ne vous ai entretenus, messieurs et chers confrères, au sujet de notre devoir d'adoration en esprit et en vérité, que de l'adoration officielle par la récitation quotidienne du bréviaire. Vous comprenez qu'il resterait à parler de toutes les autres formes d'adoration, facultatives, libres, spontanées, à l'aide desquelles, dans la pauvre mesure de nos forces, nous imitons l'incessante adoration de Jésus, à l'aide desquelles aussi nous obéissons à sa recommandation pressante, *oportet semper orare et non deficere*¹ : l'oraison, la visite au saint Sacrement, la prière mentale, tout ce qui ouvre notre âme vers Dieu, comme l'œil s'ouvre à la clarté. Ceci nous mènerait trop loin. Et, du reste, les principes que nous avons rappelés sont les mêmes. Il est aisé d'en tirer les applications.

Je me contente, pour résumer notre méditation, de vous répéter la grande parole de Jésus : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* Messieurs, de grâce, ayons à cœur d'être de ceux-là. Il le faut. *Oportet sacerdotem orare.*

¹ Luc. XVIII, 1.